

mes qui prouvent que ce sport n'était point dans les mœurs de la société polie et que l'on ne voulait pas en reconnaître l'utilité. Sous la Révolution, des professionnels ajoutaient aux fêtes populaires, aux mâts de cocagne, au départ d'un ballon et aux courses en sac, le ragoût d'une joûte pedestre. Sous la Restauration, nous trouvons qu'un nommé Rummel, "coureur breveté," défiait les meilleurs chevaux dans les "trottes de rond" et faisait six fois le tour du Champ de Mars en 48 minutes.

Nous voyons encore de temps à autre reparaitre cette catégorie de coureurs ; de-ci, de-là, les échos des journaux nous rapportent les exploits extraordinaires de ces triomphateurs faciles des champs de foire qui, pour quelques sous que leur jetait la foule, consentent à faire, en un temps donné, un certain nombre de fois le tour du marché.

C'est ainsi qu'en 1882 le "fameux" coureur Culveran, dit l'Homme-Vapeur, fit le tour de Paris, soit 30 milles en 2 h. 58 min. Il arriva au but complètement exténué.

Tel était le pédestrianisme en France lorsque, au commencement de 1875, quelques jeunes gens, à la tête desquels se trouvaient MM. Gerling, au Anglais, et Alphonse Blondel, fort connu dans le monde artistique, fondèrent le "Club des Coureurs." Leur première réunion eut lieu au Cours-la-Reine le 20 avril 1875. Chassés par l'administration de cet emplacement, ils se réfugièrent sur l'esplanade des Invalides, et finalement tinrent leurs réunions, en 1876, au Pré-Catelan. Le Club des Coureurs disparut bientôt après. Au programme de ses réunions, que nous avons sous les yeux, nous remarquons que les prix étaient en espèces, et que les coureurs prenaient des pseudonymes, pour la plupart les noms de chevaux célèbres.

En 1881, quelques élèves de Rollin, au nombre desquels se trouvaient les deux frères Paul et Georges Breitmayer, bien connus aujourd'hui dans les salles d'armes, Marcel L'Heureux, A. d'Ideville, G. Heckler, G. Vayssié, etc., aujourd'hui les vétérans de l'athlétisme, pour lutter contre l'engourdissement si cher à l'Université d'alors, se rencontrèrent les dimanches matin sur les fortifications et aux Tuileries pour courir entre eux. A eux se réunirent bientôt quelques élèves du lycée Condorcet, et parmi lesquels nous trouvons les noms de A. Devès, Henry Pascal, M. Cuheval-Clari-Clarigny, etc. Ils fondèrent le Racing-Club, qui, plus tard, devint le "Racing-Club de France," pour éviter toute confusion avec son homonyme de Belgique. Ses débuts furent pénibles : la jeune société tint ses assises sur la grande route du Tir aux pigeons du Bois de Boulogne ; elle lui servit de piste plate, comme la piste cavalière qui contourne ce cercle lui servit de piste de steeple. Rien de plus primitif que cette organisation.

En 1885, deux des coureurs du Racing-Club, MM. H. de Laborde et Henry Pascal, arrivaient premier et second dans le championnat belge, organisé à Bruxelles par le "Running-Club," battant un champ composé d'Anglais et de Belges. Cette réunion ouvrit l'ère des championnats internationaux, et le comité du Racing-Club, alors présidé par Napoléon Ney, estimant que le seul moyen de démontrer ce qu'étaient les vraies courses d'amateurs, organisa l'année suivante, sur sa nouvelle piste au Bois de Boulogne, concédée par la ville de Paris, un championnat international, auquel furent conviés Anglais et Belges.

Les Anglais remportèrent facilement quatre championnats ; la leçon profita au "Racing-Club" : les Français ouvrirent les yeux ; ils reconnurent l'erreur où ils étaient tombés, et peu à peu le costume changea. Le vêtement anglais, le maillot, la culotte courte, les chaussures à pointes furent adoptés morceau par morceau, remplaçant la casaque et la toque de jockey. Ils s'enquirent auprès de vainqueurs de leur mode d'entraînement, de leur façon de courir, et résolurent de faire du vrai sport ; les progrès de beaucoup d'entre eux se firent bientôt sentir.

Telle était en 1887 la situation de l'athlétisme en France, lorsque, à la suite d'un rallie-papier entre le Racing-Club et le Stade Français, quelqu'un lança le projet de créer une union des sociétés françaises de courses à pied. Les bases en furent étudiées, discutées et adoptées en principe. Son but était d'encourager la formation de sociétés similaires, de perfectionner l'organisation des concours, de propager les jeux en plein air. Ce projet, si simple et si utile, fut aussitôt adopté.

Il se forma, en mai 1888, un grand comité, qui prit nom de "Comité pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation." Ce Comité, au nombre de cinquante, était composé de tous les hommes qui, sans distinction de parti, pouvaient, soit par leur situation, soit par leur expérience, mener à bien cette belle réforme des mœurs scolaires. C'est ainsi que l'Université y était représentée par M. Jules Simon, qui en prit la présidence ; par M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris et par M. Morel, directeur de l'Enseignement secondaire ; — la Faculté de Médecine, par les Drs Brouardel, Labbé, Rochard, Lagneau, Javal et F. Lagrange ; — l'Enseignement libre par M. Godard, directeur de l'Ecole Monge ; Rieder, directeur de l'Ecole Alsacienne ; le R. P. Ollivier, de Juilly, et l'abbé Debildos, de l'Ecole Gerson ; — l'Armée, par les généraux Tramond, Thomasin, Barbe et le commandant Dérue ; — l'Enseignement universitaire, par MM. Duruy, Cauvet, Perrot, Boutmy et Collignon ; — MM. Ribot, Allou, etc., en faisaient également partie.

Enfin les Sociétés d'exercices physiques y avaient leur place, représentées par les présidents et secrétaires des Sociétés d'aviron, de gymnastique,

d'escrime et de sport athlétiques.

Le but de ce Comité était d'accomplir une œuvre pratique qui pouvait se résumer en une double formule : faire jouer les enfants, et rappeler aux parents et aux maîtres les avantages de toute nature qui peuvent être tirés des jeux.

Le comité de l'Union créa aussitôt une caisse et des ressources spéciales ; l'Union modifia ses statuts et appela à elle des membres d'honneur et honoraires. M. Jules Simon voulut bien en accepter la présidence ; MM. Gréard, le général Lewal, le docteur Brouardel et le prince G. Bibesco furent nommés vice-présidents d'honneur. Son premier championnat interscolaire, auquel assistèrent le président Carnot, le ministre de l'Instruction Publique, le recteur de l'Académie, etc., eut lieu le 8 mai 1890 ; il eut un grand succès et un grand retentissement ; il ne réunit pas moins de 165 concurrents.

Avec un tel patronage l'Union ne pouvait que marcher et prospérer.

Aujourd'hui, l'Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques est arrivée à grouper autour d'elle 149 sociétés et associations.

En introduisant l'athlétisme dans les établissements scolaires, son but, on l'a vu, était loin de vouloir introduire en France "cette misérable idée de "sport", de paris et des vices anglais venant à la suite", comme on l'a écrit autre part. Son but était plus noble, plus élevé. Le sport tel que l'Union le comprend n'est pas seulement une distraction, un ensemble d'exercices hygiéniques : c'est une école où la volonté se développe et se fortifie par la continuité des efforts et la nécessité des décisions soudaines, où l'habitude de l'obéissance se contracte par la soumission forcée à la règle du jeu et aux ordres de celui qui le dirige, qui resserre enfin les liens de solidarité par l'unité, qu'exige l'action commune et par les saines rivalités que ces exercices font naître. C'est par ces exercices pratiqués pendant la jeunesse que se forme le caractère, que se fortifient les qualités personnelles, telles que le sang-froid, l'initiative, le sens pratique, la persévérance, la solidarité, le respect de l'autorité et le sentiment de la vraie discipline, qui font l'homme fort et le bon citoyen. Tels sont les résultats indéniables qu'ont obtenus l'Union des Sociétés françaises de Sports Athlétiques.

G. DE SAINT-CLAIR.

Grand Central Théâtre

Coin des rues St-Gabriel et St-Paul

SEMAINE du 26 JUIN Après-midi et Soir.

"OLYMPIA"

Grande Compagnie de Vaudeville
comprenant les célèbres

"Sœurs Wright"

Et 25 artistes de choix.

Admission générale 10c Loges 25c.